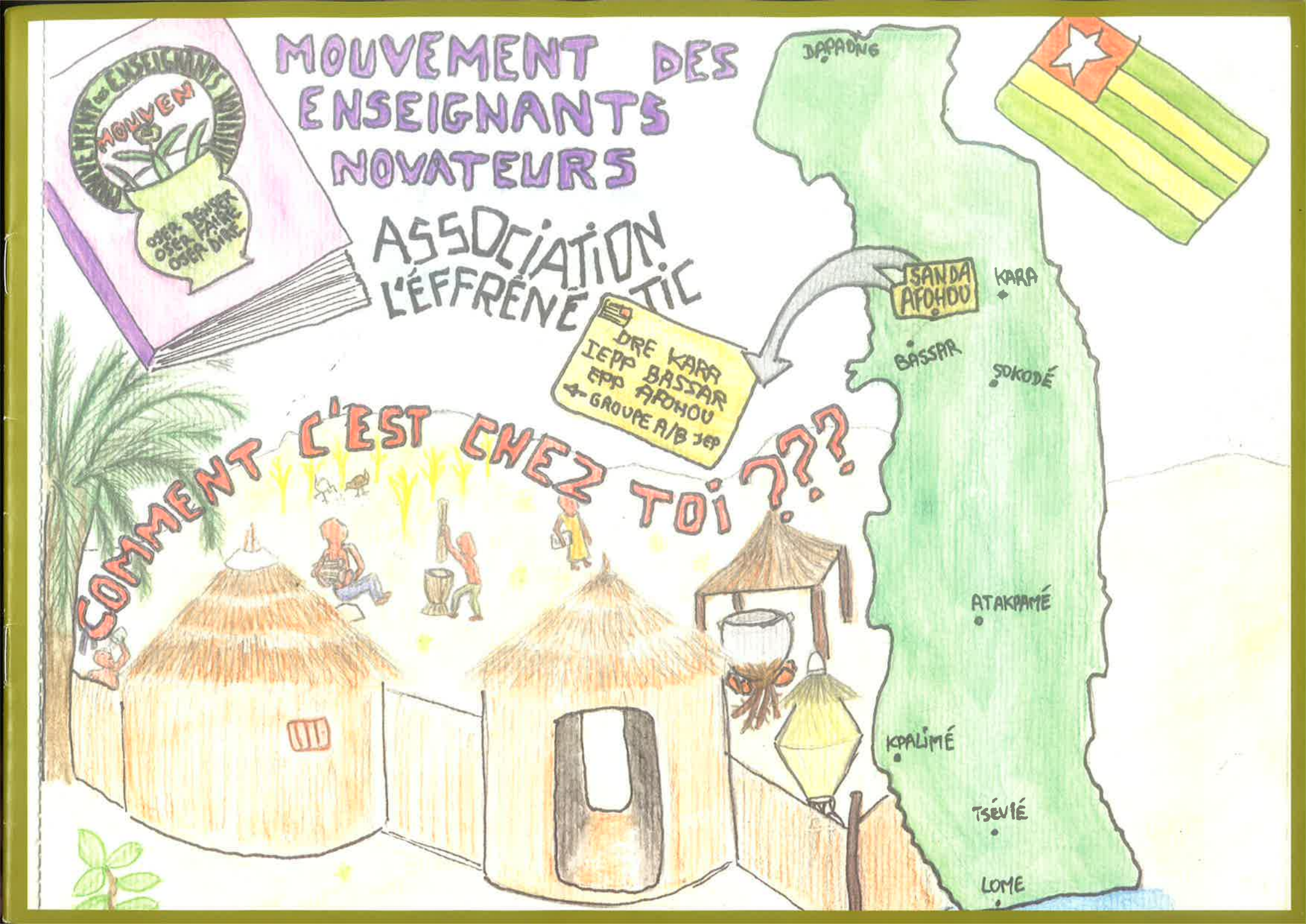
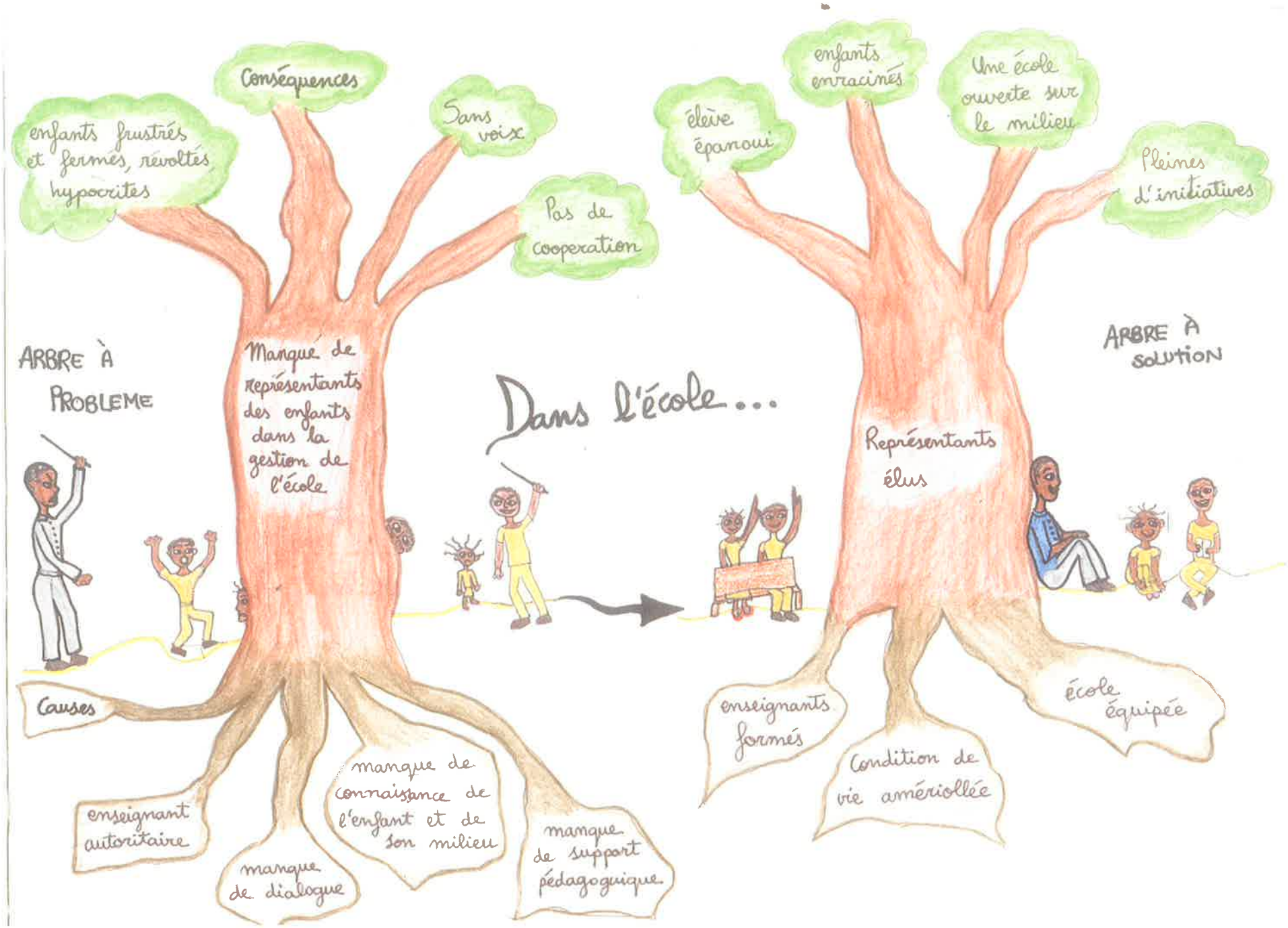

MOUVEMENT DES ENSEIGNANTS NOVATEURS
MOUVEN
OSER DENKER
OSER FAIRE
OSER DIRE
ASSOCIATION L'EFFRÉNÉ TIC
DRE KARA
IEPP BASSAR
EPP AFOHOU
4- GROUPE A/B JEP
SANDA AFOHOU
DAPAONG
KARA
BASSAR
SOKODÉ
ATAKPAMÉ
KPALIMÉ
TSÉVIÉ
LOME
COMMENT C'EST CHEZ TOI ???


Conséquences
enfants frustrés et fermés, révoltés hypocrites
Sans voix
Pas de coopération
ARBRE À PROBLEME
Manque de représentants des enfants dans la gestion de l'école
Dans l'école...
élève épanoui
enfants enracinés
Une école ouverte sur le milieu
Pleines d'initiatives
ARBRE À SOLUTION
Représentants élus
Causes
enseignant autoritaire
manque de dialogue
manque de connaissance de l'enfant et de son milieu
manque de support pédagogique
enseignants formés
Condition de vie améliorée
école équipée

# Le mouven qu'est ce que c'est?

Le Mouvement des Enseignants Novateurs (MOUVEN) est un mouvement pédagogique togolais qui regroupe des enseignants, principalement ceux du préscolaire et primaire pratiquant la méthode Freinet. Le siège est à EPP Centrale de Kara au Togo et a été créé le 13 septembre 1996 et compte 231 membres dont 76 très actifs.

Il intervient sur le renforcement des capacités des enseignants en organisant des stages, des formations et des rencontres pédagogiques. Il sensibilise les acteurs éducatifs pour agir sur les facteurs qui freinent l'éducation.

Il promeut et diffuse des innovations pédagogiques basées sur les techniques Freinet adaptées aux réalités du milieu, comme la production d'outils et de supports pédagogiques ou encore la promotion de la culture à l'école, la culture de la paix et de la citoyenneté. Mais aussi la solidarité internationale par la mise en œuvre des projets d'école et de correspondance scolaire, au Togo et ailleurs. Le mouvement imprime également une revue "Le novateur" et divers journaux scolaires.

Au niveau international, il est membre de la Coordination Africaine des Mouvements des Ecoles Modernes (CAMEM) qui a son siège au Sénégal, et de la Fédération Internationale des Mouvements des Ecoles Modernes (FIMEM) depuis août 2008.
Le MOUVEN travaille en partenariat avec le Ministère des Enseignements Primaire, Secondaire et de l'Alphabétisation mais aussi avec les groupes Freinet du Maroc, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, du Burkina-Faso, du Bénin et du Cameroun.

# Portrait d'une enseignante engagée.....

La première personne rencontrée au Togo appartenant au MOUVEN, c'est Léné Lydia. Elle est actuellement directrice d'une école primaire à Tsévié (au sud) où elle a été affectée trois ans auparavant. Mais c'est au nord du pays, où elle a connu le MOUVEN en 1999 et comme elle nous le raconte, c'est à partir de là qu'elle a compris qu'il fallait enseigner autrement et qu'il fallait échanger avec les autres.
"Dans mon école à Dapaong il n'y avait pas de matériel didactique, on enseignait avec les livres. Alors j'ai choisi de collecter tout ce qui était autour de notre école pour que l'enfant parte de son vécu. J'ai commencé par faire l'étude du milieu parce qu'avec la formation du MOUVEN on avait mis l'accent là-dessus. Aller au contact de la nature, se libérer des livres et rapprocher le milieu de l'école. Autrefois, on pensait que l'école était un endroit fermé, réservé aux enfants et que l'adulte ne pouvait pas aller là-bas. Avec le MOUVEN nous avons repris le programme de réforme de l'éducation de 1975 qui parlait de la démocratie à l'école mais qui n'était pas pratiqué. C'est au travers de tout ça que nous sommes sortis des autres. Sortir des autres ça veut dire mettre en place les méthodes actives, ce qui doit amener l'enfant à réfléchir, le mettre en situation pour que lui aussi cherche, que le maître ne soit pas le seul donateur. Et petit à petit l'enfant est devenu notre ami".

## Ses actions

La première action qu'elle a réalisée, comme enseignante à Dapaong, était un musée réalisé entre 1999 et 2003. "A force d'aller dehors avec différentes classes de la même école nous avons collecté beaucoup de choses. J'avais la chance d'avoir un directeur également novateur. On a pu mettre les choses en place et collaborer ensemble afin de dire : regardez-nous, on a connu une méthodologie, on la met en pratique et on fait en sorte que la relation avec l'enfant devienne horizontale".

La deuxième action a été de faire une correspondance scolaire interne au Togo et dans sa ville. "Ça a été un succès et ça a transformé le village".
En 2006 elle a participé à sa première RIDEF (Rencontres International Des Educateurs Freinet) au Sénégal, à Dagana, où elle a eu un renforcement avec Sylvain Hannebique sur l'étude du milieu. "A mon retour, j'ai revu mes habitudes et ce que je pensais difficile m'a paru facile".
Affectée au sud, elle a pu, avec ses enfants, élaborer un livre qui s'appelle "Veux-tu me connaitre ?" afin de découvrir la région maritime. Ils ont travaillé par groupes. Un groupe posant des questions, un groupe de rédaction et un groupe démontrant ce que l'on fait.

"Pour résumer, avec Freinet j'ai quitté un peu les livres que je trouvais utiles mais insuffisants. Il faut aller vers l'enfant et le comprendre. Le temps passé à l'école est de 6 heures sur 24 heures ; il est important de connaître là où il passe les 18 heures restantes. On ne peut pas ignorer ça. C'est avec la pédagogie Freinet que j'ai su qu'il fallait former l'enfant par et pour la vie".

## La cause des femmes

Mais son travail ne s'est pas arrêté là. Elle vient d'organiser et de former un club de femmes enseignantes : "J'ai commencé par aborder les directrices une à une et un beau jour nous nous sommes retrouvées pour réfléchir sur les causes d'un constat : **nous sommes peu representées dans l'enseignement. Seulement 11% d'enseignantes au Togo".**
Lydia nous montre l'arbre à problèmes où elles ont illustré les causes et aussi les conséquences de ce constat, et nous explique : "D'abord les femmes ont un niveau très bas d'études. Nous sommes très peu au secondaire. Il y a un manque de volonté et un manque de formation qui, ajouté à la difficulté du métier, font que nous n'avançons pas. Être bonne enseignante c'est vraiment difficile et c'est aussi une tâche noble.
Il y a aussi les mariages précoces et les pesanteurs socio-culturelles qui nous freinent. Nous ne sommes pas sensibilisées, nous ne savons pas l'intérêt d'aller à l'école. Donc s'en suit une déperdition scolaire, les enfants abandonnent.
Les conséquences sont énormes. A cause de tout ça, les femmes ont un manque de confiance en elles, nous ne nous disons pas que nous pouvons réussir, que nous sommes capables. Ça c'est dur. Ensuite il y a une fuite de responsabilité, nous nous mettons toujours derrière.
Nous sommes aussi absentes dans les prises de décisions. Les hommes ne nous y associent pas. Ils pensent que nous n'avons rien à dire. Alors ils prennent les décisions et nous les imposent.
Il n'y a pas de coopération ou d'entr'aide. Les femmes ne s'acceptent pas. Donc, avec tout ça nous sommes peu considerées et nos droits sont ignorés".

## S'organiser

Maintenant le problème posé, il faut penser et trouver une solution, parce que, comme elle le dit très bien, "l'heure a sonné ! Nous sommes au 21ème siècle !" Elles se sont demandé qu'est-ce qu'elles feront en tant que femmes enseignantes, femmes modèles, et ont trouvé comme première et plus importante solution se valoriser face à soi-même et aller vers l'indépendance par et pour l'homme. Comment faire ? Lydia continue avec l'arbre à solutions :

«Il faut se connaître et s'organiser pour constituer une force, pour mettre en commun nos idées et combattre les mythes liés au genre. Nous devons prendre conscience de nos rôles, savoir qu'on a des devoirs mais aussi des droits. Nous allons nous regrouper pour relever le défi dans la société où nous sommes, surtout gouvernées par les hommes. Nous devons faire une sensibilisation, pour dire aux gens qu'on a un intérêt à soutenir et maintenir les filles à l'école, qu'il faut distribuer les tâches équitablement et s'organiser entre parents pour libérer les enfants, payer l'inscription scolaire et ne jamais laisser l'enfant à la maison, car l'école aide à se prendre en charge. Donc, pour réussir, il faut aussi associer les partenaires aux activités scolaires et travailler ensemble, en synergie, ne pas rester seul et aller échanger. Hors de la salle de classe, il y a un travail à faire, si la société qui t'entoure te comprend, l'école aussi va marcher.
Si nous acceptons de faire ça avec volonté et détermination, il y aura comme conséquence la promotion de la femme, l'équité de genre, la qualité dans l'éducation et surtout il y aura une transformation de l'être humain conscient de ses droits ».

## Une journée réussie

Ensuite, elles ont invité toutes les enseignantes de la préfecture pour leur montrer ce qu'elles avaient fait. Le 8 février 2012, avec la permission de leurs chefs, 169 enseignantes de l'éducation publique et privée ont été écoutées, applaudies et soutenues dans leur travail.
Elles ont fait un plan d'action qui a commencé avec le nettoyage d'un hôpital et qui a continué le 8 mars pour la Journée International de la Femme, avec une caravane à travers la ville pour rencontrer le maire, marquer leur présence et chanter leur joie d'être éduquées et d'aller à l'école.

Elle finit en disant :
**«Il faut accepter d'aller dans le sens contraire. Avec le mouvement Freinet nous n'avons plus peur, il faut oser, il faut agir. C'est l'objectif qui t'amène à agir. Ça, c'est mon défi, je vais me battre jusqu'à la fin car celui qui marche, c'est celui qui découvre, et le pire au monde ça n'est pas de n'avoir pas réussi, c'est de n'avoir pas essayé».**

# PROJET D'ETUDE DU MILIEU A L'ECOLE DE SANDA AFOHOU

A Sanda Afohou on peut retrouver les Kabiyés, les Peuls et les Cotocolis. La langue dominante est le Kabiyé. La population est d'environ 6 300 habitants.

Au Togo les élèves ont classe du lundi au vendredi, matin et soir. Les mercredis soirs, c'est le plein air. Plusieurs disciplines sont enseignées, comme le français, l'histoire, la géographie, les sciences, les mathématiques...

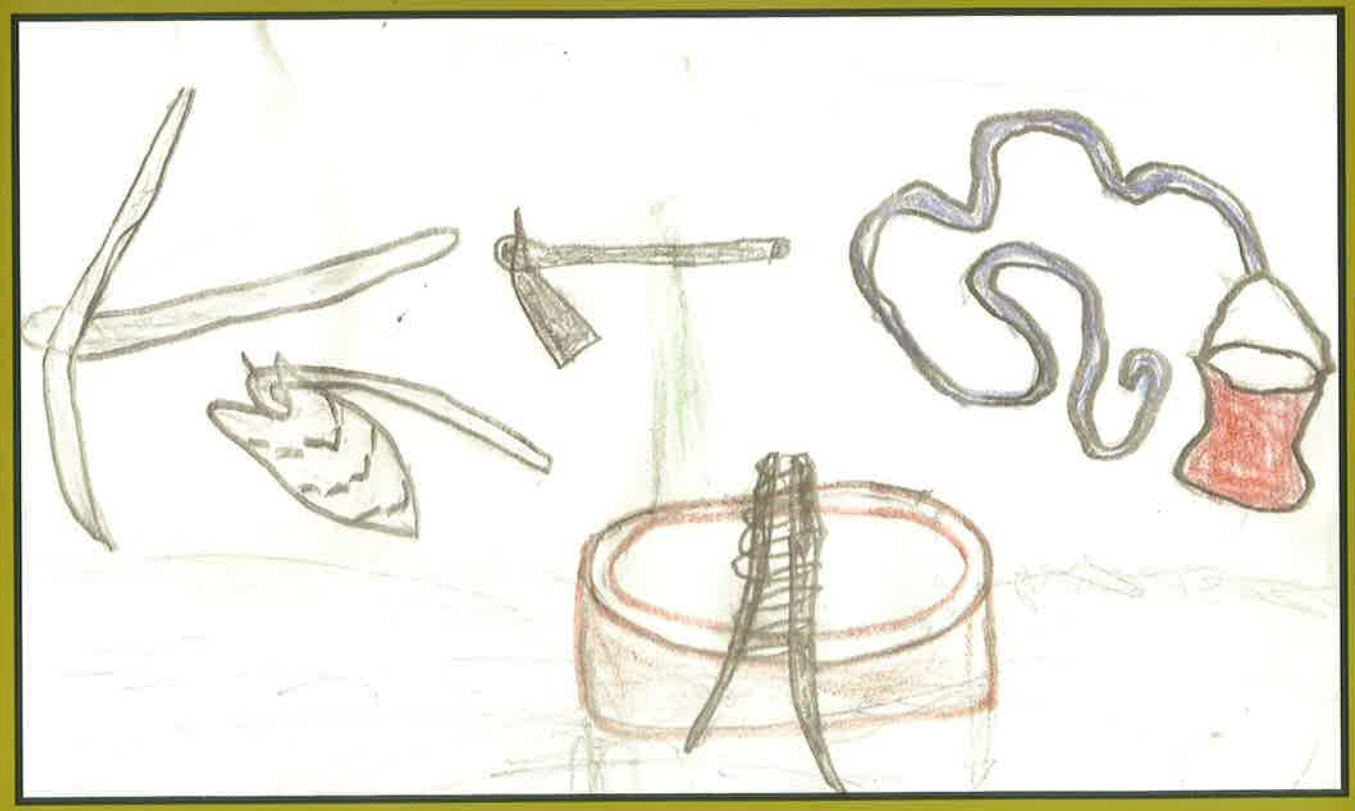
L' école de Sanda Afohou a été créée par Kpalémi Jacques en 1963. Elle était sur la colline, à la place du marché. L'école compte aujourd'hui 3 groupes scolaires avec 17 enseignants.

Ce projet de livret sur l'étude du milieu à Sanda Afohou est parti d'une rencontre entre des membres du MOUVEN et des membres de l'association l'Effréné-tic lors d'une rencontre pédagogique au Sénégal en février 2011.
Il a été convenu de travailler avec les enfants sur leur milieu, leurs traditions et coutumes. Le projet a concerné d'autres écoles appartenant à la CAMEM (Coordination Africaine du Mouvement de l'Ecole Moderne), au Bénin et au Burkina-Faso.
Avec comme coordinateur du projet sur place Esso Samié, directeur du groupe A et l'intervention de deux membres de l'association l'Effréné-tic durant le mois de mars, les enfants de l'école auront sillonné le village afin d'enrichir leurs connaissances.
Vous allez pouvoir découvrir dans les pages qui suivent l'ensemble des reportages réalisés.

# SOMMAIRE


| | |
|---|---|
| L' eau à Sanda Afohou | page 8 |
| Les maisons traditionnelles | page 10 |
| Les greniers | page 11 |
| La calebasse | page 12 |
| Chez le forgeron | page 13 |
| Les recettes traditionnelles | page 14 |
| La chasse traditionnelle | page 16 |
| Sculpture et percussions traditionnelles | page 17 |
| Les rites initiatiques | page 18 |
| Le jardin d'enfants | page 20 |
| Expression corporelle | page 21 |
| Sortie à Bandjeli | page 22 |
| Remerciements | page 24 |

Pour commencer à creuser, on utilise la pioche et la houe. Quand le trou est profond, pour creuser dedans, on met un bâton au-dessus et on attache un seau avec une corde pour faire sortir la terre. Quand on trouve l'eau, on remonte à l'aide des petits trous faits dans le mur ou d'une échelle.
Ensuite on met du ciment autour du trou afin d'éviter que la pluie fasse tomber la terre dedans. Pour finir on couvre le puits.



Pour faire un puits, il faut d'abord trouver l'endroit où il y a l'eau. Pour trouver l'eau on cherche deux morceaux de bois vert qu'on attache en forme de fourche ou un morceau ayant déjà cette forme. On tient le morceau de bois et quand il y a de l'eau, le bâton s'abaisse. C'est la technique du sourcier.

Pour avoir de l'eau on peut aussi aller à la pompe. Certains vont à la rivière. Dans le village il y a cinq pompes qui donnent l'eau potable pour boire, faire la cuisine et se laver. L'eau des puits n'étant pas potable, on l'utilise normalement pour faire la lessive, le nettoyage... Mais, par manque de pompes, on l'utilise pour boire. C'est pourquoi la majorité de la population est souvent malade. Les maladies qu'on a à partir de l'eau de puits ou de rivière sont le ver de Guinée, les parasites, les microbes, la bilharziose...

La rivière est née de l'écoulement de l'eau de pluie. En saison sèche l'eau de certaines rivières finit. Pour d'autres, le niveau diminue. L'eau de rivière n'est pas potable. Elle contient des microbes, des parasites. Cette eau cause beaucoup des maladies. Comme il n'y a pas assez de pompes, les femmes puisent l'eau de rivière pour boire. Avant de la boire, elles la laissent décanter.

# Les maisons traditionnelles

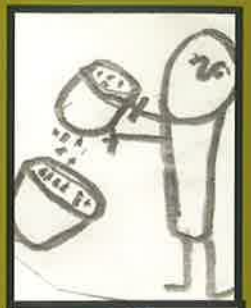
La maison traditionelle est construite à l'aide de la terre. Pour élever les murs de la maison on fait une couche par jour pendant plusieurs jours. Après les murs on fait la charpente avec le bois. On tresse la paille pour couvrir la charpente. On fait le crépissage dans les chambres. Certaines maisons ont des portes et d'autres des pagnes à la place. Il est important de faire la maison sur un bon terrain où il n'y a pas d'eau. On trouve certains animaux, comme les poules, les chiens pour garder la maison, le chat et les moutons.

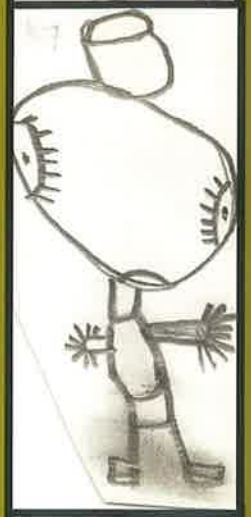
# Les Greniers

On fait les greniers pour conserver les vivres (sorgho, mil, maïs, haricots, soja...) et pour éviter les souris, les rats, les insectes... On fabrique le grenier avec l'argile mélangée avec l'eau et la paille pilée. On met l'eau sur l'argile le matin jusqu'au soir. On met trois cailloux au sol et un caillou plat dessus. On fait la fondation. On construit deux fois par jour pendant plusieurs jours selon la nature du grenier. Quand on finit de faire le grenier, on tresse une ou deux bottes de paille pour le couvrir. Certains greniers sont en forme de chapeau.

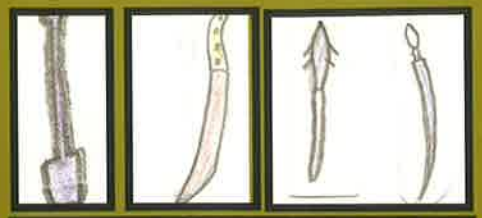
Normalement on met un aliment par grenier, mais lorsqu'il n'y a pas assez de greniers, on est obligé de mettre plusieurs vivres dans le même grenier. Au départ c'est l'homme qui faisait le grenier mais actuellement, les femmes aussi en construisent.
Le grenier sert à conserver d'une manière naturelle et à éviter d'utiliser les insecticides qui ont des conséquences néfastes sur l'organisme.

# LA CALEBASSE

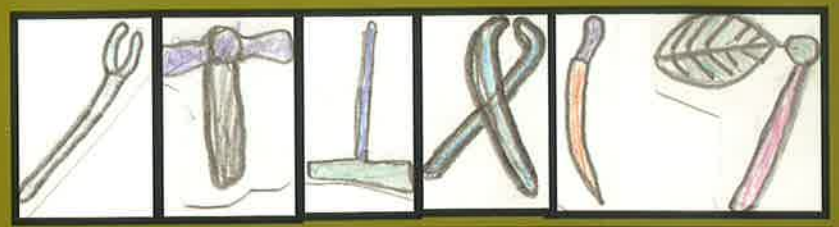




Telou Tcha est agent de santé et aussi cultivateur, il est venu nous présenter l'utilité de la calebasse.
La calebasse est le fruit d'une plante sauvage. Les premiers hommes l'ont utilisée pour beaucoup de choses. Quand on ouvre la calebasse, dedans il y a les graines. Le reste ne se mange pas. Elles ont toutes une utilité.
Les petites s'appellent "tchiara" et les grandes "yiawa", en langue kabiyé.
Avant l'arrivée du plastique, des bassines, assiettes, verres, seaux et autres produits importés, la calebasse était un ustensile très utilisé. On l'utilise pour boire l'eau, pour aller chercher l'eau à la rivière, pour vanner le mil, le maïs ou le fonio, pour garder l'eau ou la boisson locale à la maison, pour faire des ustensiles de cuisine, pour servir la boisson.
Quand la calebasse est cassée, on récupère les morceaux et on peut les réutiliser. Aujourd'hui il existe des écuelles en fer ou en aluminium qui sont dangereuses pour faire la cuisine. On peut aussi fabriquer certains instruments de musique comme le "kadiatissi" ou la guitare. En pays Bassar, on pratique la danse de la calebasse. on danse avec des calebasses pleines de sable et on chante en même temps.



# CHEZ LE FORGERON

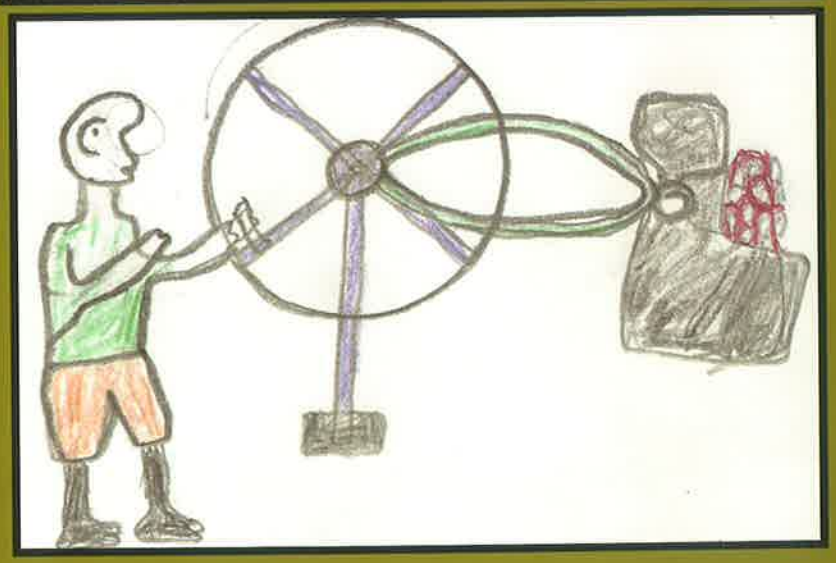


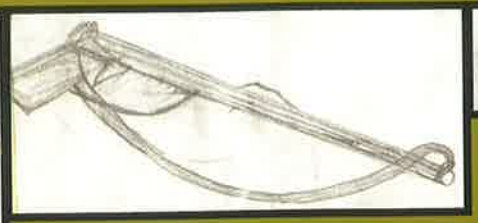
Le forgeron s'apelle KAMAZINA Toyi et fabrique des outils comme la houe, la daba, le marteau, le piège, l'enclume, le burin, le couteau, la flèche et autres outils de chasse. Il nous a expliqué aussi comment préparer le poison pour passer sur la pointe de la flèche avec les fruits de certaines plantes.

Pour chauffer le fer, il a une machine qui est formée par une jante de vélo et un axe rond unis par une corde. Quand il fait tourner la jante, le vent souffle et le feu s'allume. Il met le fer dans le feu et quand il devient rouge, il tape le fer avec le marteau sur l'enclume.

Ça fait 19 ans qu'il a commencé ce travail. Il n'a pas d'apprenti, donc il existe le risque que son métier disparaisse un jour.

Avant il fabriquait lui-même le fer à partir de la matière appellée "gniboudou" en kabyè, mais aujourd'hui, il achète les pièces des voitures gatées car le fer coûte cher et la matière première est exploitée par des entreprises étrangères.





# LA CHASSE TRADITIONNELLE

Les outils de la chasse sont le fusil, l'arc et les flèches dans le carquois, la gibecière, la fronde et la massue. On peut tuer les animaux de plusieurs manières. On brûle la forêt et, quand les animaux sortent, on guette leur passage. On les poursuit et, si on les voit couchés, on les encercle pour les tuer. Avant de partir à la chasse, les chasseurs sifflent fort pour annoncer leur départ. On se donne des conseils. Les chasseurs doivent manger correctement et font les libations avant de partir. Les animaux qu'on peut tuer sont : la biche, le lièvre, le rat, l'antilope, l'agoutie, la perdrix, l'écureuil, les oiseaux, le porc-épic.

Avant de retourner à la maison, on doit se regrouper pour fixer le rendez-vous de la prochaine chasse. S'il y a un litige entre les chiens ou entre les chasseurs, et s'il n'y a pas eu entente, le chef des chasseurs et le siffleur se partagent l'animal litigieux. Pour aller à la chasse, il faut avoir un âge minimun de dix ans. Quand les chasseurs tuent les animaux, c'est pour manger ou pour vendre. On utilise les différentes parties des animaux. La peau sert à faire le tam-tam, les chaussures et les sacs des charlatans. La queue sert à faire les "gri-gris" (sorte de talisman ou porte-bonheur) et à guérir les maladies. La tête sert à faire des cérémonies. Les plumes s'utilisent dans la danse et pour guérir aussi les maladies.

# SCULPTURE ET PERCUSSIONS TRADITIONNELLES

M. Mizou Kpatcha Assaye est gardien de l'antenne Togocel, et il est aussi sculpteur et musicien. Il construit différents intruments de musique. C'est son père qui lui a appris à l'âge de 18 ans. Il utilise différents bois comme le Tchangbayou ou le Tek indien.

AKRIMA EN KABYE

LONGA EN KABYE

LA FRONDE

Pour faire les différentes percussions, il coupe le tronc de l'arbre et creuse l'intérieur avec la hache. Il attache la peau de chèvre ou de mouton sur le dessus. Pour le tam-tam et le balafon, la peau est accrochée des deux côtés. La corde pour l'attacher au bois est faite en peau de biche. Le tam-tam et le balafon se jouent avec un petit bâton nommé "batteur". Il peut également fabriquer la flûte qui accompagne les tambours.

A gauche c'est la fronde sculptée, pour chasser les oiseaux.

LE TAM TAM OU SOO

# Recettes traditionnelles

## Le fou-fou

Pour préparer le fou-fou on pèle l'igname et on le découpe en morceaux. On met les morceaux dans la marmite, on ajoute de l'eau. On dépose la marmite sur le feu. L'igname cuit et après 30 minutes, on l'enlève du feu. On met les morceaux d'igname dans le mortier et on pile. On met de l'eau fraîche, puis on pile encore. On pile jusqu'à ce que la pâte devienne tendre. On fait de grosses boules de fou-fou qu'on met dans les plats, puis on met la sauce d'arachide dans chaque plat. Chacun des membres de la famille prend sa part et mange.

## La sauce d'arachide.

On grille les graines d'arachide. On les pile, on les écrase et on les mélange avec la moutarde, le piment, un peu d'eau et d'oignon. On pile les petits poissons qu'on met dans la marmite déjà sur le feu contenant un fond d'eau. On ajoute un peu d'eau à l'arachide écrasée et on renverse le tout dans la marmite. Quand la sauce bout, on met le cube et le sel. Après trois minutes, on goûte et on laisse cuire pendant cinq minutes. On enlève la marmite au feu. La sauce est prête.

## Le "Tchoukoutou" ou bière locale.

On met quelques bols de sorgho dans l'eau. Aprés 24 heures, on renverse le sorgho germé au sol qu'on couvre d'un plastique. On remue le soir du 4ème jour et le lendemain matin on le ramasse, l'écrase au moulin puis on étale la farine du sorgho pour la faire refroidir. On met une grande marmite sur le feu avec de l'eau dedans. On y ajoute la farine et on remue à l'aide d'un bâton la boisson jusqu'a ébulition. Une fois sortie du feu on renverse le tout dans un panier avec un filtre. Tout le jus va s'écouler dans une bassine et la boisson va fermenter. Ce qu' il reste dans le panier s'appelle le "son".

On va remettre la boisson fermentée sur le feu et faire bouillir à nouveau pour diminuer la quantité. Une fois sortie on tamise pour enlever le son restant. On met la boisson dans de gros bidons pour qu'elle fermente encore plus. Le jour suivant on peu boire le "Tchoukoutou".

# LES RITES INITIATIQUES

Nous avons étudié les différents rites initiatiques que les ethnies locales pratiquent depuis bien longtemps, et encore aujourd'hui. Les Kabiyés, majoritaire dans la région, les Peuls sédentaires et les Kotokolés se mélangent à Sanda Afohou.
Chaque groupe d'enfants a présenté ses pratiques.

## LES GARCONS KABYES "EVALA" ET "KONDONA"

La cérémonie s'appelle "Evala". C'est la lutte traditionnelle. Les jeunes garçons se retrouvent dans le couvent situé dans la brousse. Ils partent avec leurs chiens et de la farine. On tue les chiens en leur tordant le cou et on les cuisine. Quand le chien est cuit on garde le bouillon pour préparer la pâte avec la farine. Une fois que le repas est prêt, on le verse sur une pierre plate et on mange. Aprés avoir mangé, on danse et on chante pour faire partir la peur et préparer les combats. Les jeunes commencent à lutter entre eux pour voir qui est le plus fort. Ensuite ils partent sur le lieu de lutte pour rencontrer les adversaires des autres villages. On va lutter pendant trois ans. Ça se passe au mois de juillet durant une semaine.

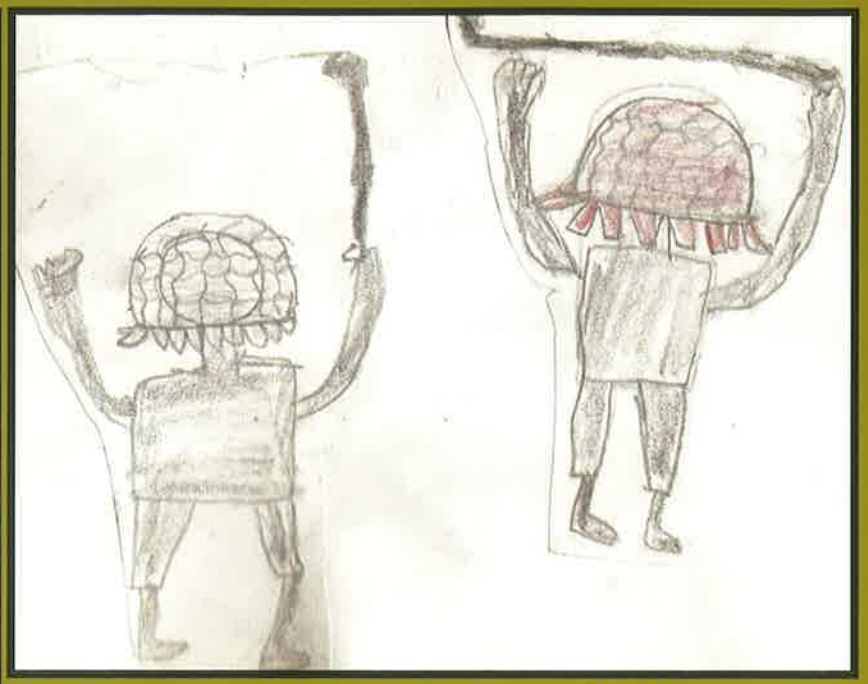
Aprés cette étape on devient "Kondo". Pour devenir Kondo, la cérémonie consiste à jouer le tam-tam et danser vers le bas avec un petit bâton, sans chaussures ni chemise, et il est interdit de parler. Ça se pratique tous les cinq ans au mois de septembre.

LE GARÇON QUI DANSE AVEC SON BÂTON LORS DE LA CÉRÉMONIE "KONDO".

## LES FILLES KABYES "AKPEMA"

Il faut avoir au moins 18 ans et avertir l'oncle pour faire cette cérémonie. La fille qui fait "Akpéma" va chercher d'autres filles qui vont préparer la pâte, chanter et jouer la nuit pendant un mois. Aprés elle se rase la tête et elle part nue dans la montagne avec des fils autour de la taille et de la poudre rouge sur la tête. Il faut être accompagné de son futur mari ou d'un homme de sa famille pour éviter d'être volée. Au retour de la montagne, elles vont se promener dans le marché en chantant en leur honneur. Les parents organisent "Tchimou", une fête où l'on danse et où on prépare la boisson traditionnelle. C'est comme ça qu'elles deviennent adultes.

La fille partant au marché lors de "AKPEMA"



## LES GARCONS PEUL "GODJA"

Les vieux sages cherchent des bâtons dans la brousse. Les jeunes de 15 ans se regroupent sur une place publique, on joue le tam-tam et les jeunes dansent et chantent. Ils boivent une boisson préparée qui donne la force et le courage (c'est un gri-gri).
Les vieux sages donnent les bâtons et les jeunes se donnent un par un trois coups de bâton. Il ne faut pas bouger, c'est pour montrer son courage. Aprés cette étape on pratique "DJORGO" où on utilise plus la technique. Une fois terminé on est adulte et on peut se marier

## LES FILLES PEULS "DJONKORE"

Cette cérémonie commence à l'âge de cinq ans. On coiffe l'enfant avec les cheveux sur les côtés et on laisse libre au milieu. Avec les cheveux du milieu on fait une tresse.
Quand la tresse touche le nez, la fille peut se marier.

## LES RITES INITIATIQUES KOTOKOLI " SOUNA"

Quand un enfant naît, on regroupe les grands musulmans (l'Imam ou l'Alfa), ils font la prière et donnent un nom au nouveau-né. Le père de l'enfant achète un boeuf ou un mouton, la kola, le sucre, le riz et on fait la bouillie que les personnes présentes vont se partager à la fin de la cérémonie. On joue le tam-tam et on distribue à manger aux danseuses. "Souna" est une cérémonie pour les filles comme pour les garçons.

# Le jardin d'enfants

Le jardin d'enfants de l'école de Sanda Afohou regroupe plus de 60 petits de 3 à 5 ans répartis sur deux groupes. C'est l'opportunité pour ces enfants d'avoir un premier contact avec l'école et préparer leur entrée en CP. Il permet également aux mamans des enfants de pratiquer leurs activités sans la charge des tout-petits.

Sélima et Amama sont les deux enseignantes du jardin d'enfants.
Elles mettent en place diverses activités basées sur l'éveil et la socialisation des tout-petits.
Elles bénéficient pour le moment de deux bâtiments en terre construits par l'association de parents d'élèves.

# Expression corporelle

Dans l'éducation physique on apprend les jeux pré-sportifs et le sport. Le sport maintient une bonne santé et développe les capacités physiques comme la résistance et la force, mais on oublie les émotions et les expressions, et nous nous exprimons et ressentons des émotions tous les jours ! C'est comme compter et lire !

Donc, nous vous invitons, maîtres et élèves, à suivre notre atelier «Expression Corporelle».

Pour commencer on essaye de bouger différentes parties du corps une à une : la tête, les épaules, la poitrine, le bassin... Et on finit par bouger tout en même temps.

Après, le miroir. On se met deux par deux, l'un en face de l'autre, une personne est le miroir et imite les gestes de celle qui est en face. Il faut aller doucement pour que ça soit facile !

Il y a le jeu de la mimique. Chaque groupe choisit une action à mimer : scènes de la vie quotidienne et aussi tout ce que vous pouvez imaginer : faire la cuisine, travailler aux champs... On peut aussi se transformer en fourmi, éléphant, piment, tomate... Toutes les manières de faire sont bonnes.

L'expression de la figure est aussi travaillée. Comment elle change quand je suis triste, content, fâché... Comment ces expressions se mélangent et comment le corps accompagne ces émotions.

Pour chercher différents mouvements et sensations on se bande les yeux. Un groupe se cache les yeux avec des foulards et reste allongé au sol. On s'écarte les uns des autres et chacun observe sa respiration et se relaxe. Petit à petit, on nomme les parties du corps et on les bouge librement. Les enfants peuvent se lever et se déplacer dans l'espace, pendant que les autres réalisent un périmètre de sécurité pour éviter tout accident. Il faut le silence et la concentration.

Ensuite on échange les rôles.

Avant de partir, on raconte ce qu'on a ressenti et expérimenté.

On peut aussi devenir sculpteur et créer une sculpture avec le corps d'un autre. Avec plusieurs enfants on peut composer une scène comme une photo d'une action réalisée, c'est une manière de coopérer les uns avec les autres.

Tous ces exercices, et bien d'autres encores, sont réalisables.

Il suffit d' imaginer et d'essayer...

Départ d'Afohou à 7h30 avec deux bus pour 45 élèves de CM1 accompagnés de leurs professeurs. Direction Bandjeli pour visiter les hauts-fourneaux, l'extraction du fer par les Indiens et la carrière de talc.

On peut trouver les hauts-fourneaux dans le canton de Bandjeli et à Bassar car le sous-sol est riche en minerai de fer. Ils datent d'avant l'arrivée des colonisateurs Allemands.
Pour construire les hauts-fourneaux on mélange les herbes coupées qu'on piétine mélangées à l'argile.
La tradition veut que seules les personnes pures y travaillent.
Avant on troquait le fer, on pouvait l'échanger contre de la nourriture ou d'autres objets.

## Les hauts-fourneaux

Pour faire fondre le minerai de fer, on remplit les haut-fourneaux d'abord avec du sable noir, ensuite avec du bois frais puis du charbon. On place le minerai au-dessus, qu'on recouvre de charbon. Ensuite on allume le fourneau par le dessus. Le minerai de fer va fondre avec la chaleur et devenir liquide. Après trois jours il redevient solide mais les déchets du minerai se sont séparés du fer.

## L'extraction et l'exploitation du fer à Bandjeli.

L'état togolais a vendu les montagnes où se trouve le fer à une société indienne - MMM - qui extrait le minerai en dynamitant la montagne. L'entrée du site d'extraction nous a été refusée par les autorités. Ils ont commencé le travail il y a un an et ont pollué les nappes d'eau (un forage a été fait pour que la population puisse trouver de l'eau).

Le minerai de fer est transporté par camions jusqu'à la capitale Lomé, où on l'emmène jusqu'aux Etats-Unis par bateau. Les populations locales ne tirent pour l'instant aucun bénéfice de cette exploitation, qui s'apparente plutôt à du pillage de leurs richesses.

Le chef canton (à gauche) nous explique que, pour commencer à extraire le fer il faut beaucoup d'argent et que les Togolais ne sont pas aidés financièrement.

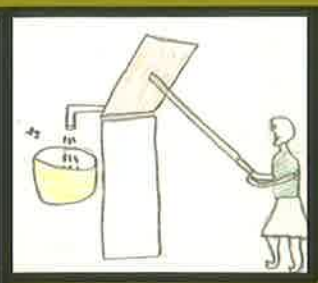
## La carrière de talc

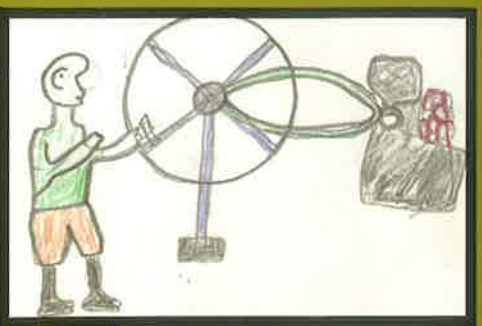
La population exploite le talc pour plusieurs raisons. On peut le manger, ça renforce les os, on l'utilise pour construire des maisons ou encore pour faire la peinture.

Ceux qui retirent le talc de la terre travaillent à la pioche pour casser le talc en morceaux avant de le remonter. C'est un métier très difficile et dangereux car la terre peut vous tomber dessus et on peut mourir écrasé.

A gauche ce sont les femmes qui portent le talc dans de grosses bassines pour aller le vendre au marché. Elles viennent d'autres régions pour acheter le talc et le revendre ailleurs.

A droite ce sont les hommes qui travaillent à la carrière.



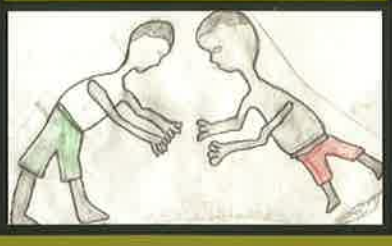


# Un dernier mot.....

Un grand merci à toutes les personnes, d'ici et d'ailleurs, qui ont contribué à la réalisation de ce projet.

A commencer par M. Essoxanam Samié, directeur du groupe A de l'école de Sanda Afoxou et membre actif du MOUVEN, à M. Kpandang Komla, président du MOUVEN TOGO (Mouvement des Enseignants Novateurs).

Merci à l'inspecteur, M. Kouté Kokou, à l'ensemble des professeurs des écoles de Sanda Afoxou : MM. Kola, Soligué, Panla, Pakpa, Mmes Tchagbele Selima et Mlle Moumouni Amama qui ont mis à disposition leurs classes et les élèves pour la réalisation des différents ateliers, A Tonio pour l'ensemble de son oeuvre à M. Farda Manglibé et sa famille pour leur hospitalité, aux différentes personnes ressource qui ont bien voulu faire découvrir et partager leurs connaissances avec les élèves, à Mme Lene Lydia pour sa collaboration à Tsévié, à Single Vincent et sa femme Martine, à Rosaline du dispensaire.



leffrenetic@gmail.com
06.08.98.94.87
4 rue vincent de paul
59370 Mons en Baroeul